

Perrine, née le 21 avril 1792. Cette Jeanne Jugon était donc du même âge exactement que Jeanne Joucan ; et peut-être une confusion a-t-elle pu s'établir dans l'esprit de Canalais établis à Saint-Servan, et qui se seraient chargés, en 1842, de fournir les renseignements, lors du rapport à l'Académie française, pour l'attribution du prix Montyon. Mais je crois plutôt que l'erreur vient des Servannais.

H.-F. BUFFET.

COMPTÉ RENDU BIBLIOGRAPHIQUE

R.-P. GIOT. — *Armoricains et Bretons. Etude anthropologique*. Rennes, 1951, in-8° de 158 pages (Travaux de l'Institut d'anthropologie générale de la Faculté des Sciences de Rennes). Prix : 700 francs.

L'anthropologie est pour l'exploration du passé humain une science auxiliaire qui, si difficiles qu'en soient les démarches et si conjecturales les conclusions provisoires, mérite de retenir l'attention des historiens. Elle le mérite au plus haut point quand elle est pratiquée par des chercheurs aussi informés et perspicaces que M. P.-R. Giot.

Broca, ses disciples et ses émules, avaient déjà travaillé avec application dans le domaine de l'anthropologie de la Bretagne. Les résultats de leurs travaux ne sont nullement périmés ; mais, les prenant comme point de départ, et après y avoir ajouté un contingent imposant de nouveaux faits, M. Giot a jugé avec raison qu'un essai de synthèse ne serait pas superflu. D'ailleurs cet anthropologiste qui pratique assidûment la préhistoire ne néglige pas les données des disciplines qui sont en rapport avec la sienne. Par là son livre intéressera tout un vaste public, curieux des lointains de l'histoire bretonne. Comme il n'a pas cru indispensable de se draper dans les voiles opaques d'une terminologie esotérique, les lecteurs non initiés, pour peu qu'ils soient attentifs, le suivront presque partout avec profit et sans trop d'embarras.

L'étude ostéologique qui forme la première partie de son livre le conduit à tenter non sans prudence une déter-

mination des types raciaux de l'Armorique préhistorique et protohistorique : hommes fossiles ou sub-fossiles et *Cromagnoïdes* ; — *Alpins*, particulièrement nombreux à partir de l'âge de fer ; — *Méditerranéens* et *Atlanto-Méditerranéens* ou *Mégalithiques*, constituant le type le plus répandu, venu de l'Orient méditerranéen par l'intermédiaire de l'Ibérie.

Dans cette première partie, M. Giot, à tout prendre, ne se sépare de ses devanciers que sur des points de détail. Sa seconde partie est beaucoup plus personnelle, grâce aux diverses observations méthodiques faites par lui sur le vivant. On ne saurait s'attarder ici sur cette abondante documentation de grande portée, qu'éclairent des cartes parfaitement nettes et des histogrammes. De notre point de vue ce sont les conclusions qu'il convient de considérer. Quoique M. Giot se montre peu enclin à croire à un rapport direct entre la répartition des langues (dans le présent et le passé) et les caractères raciaux, il retient cependant comme une « donnée fondamentale » de son enquête une distinction sensible entre Haute et Basse-Bretagne, « à condition », écrit-il, « de préciser que la Haute-Bretagne ethnique comprend une partie de la Bretagne bretonnante actuelle ». Des calculs assez complexes, dont seuls des spécialistes seraient qualifiés pour juger, aboutissent à l'établissement d'une « carte synthétique corrigée », manifestant l'opposition entre l'Est et l'Ouest du pays. Il en résulte des remarques dont les celtisants auront à tenir compte ; elles donnent à penser que la différenciation des dialectes a été commandée dans une certaine mesure par des faits ethniques comme elle a été canalisée par les voies romaines.

Excluant presque totalement les « Nordiques », dont ses prédécesseurs ont fait grand usage en tant que représentant, selon eux, l'élément proprement breton immigré du haut moyen âge, M. Giot voit prédominer sur presque toute la côte, et en masse dans la moitié occidentale de l'intérieur, les Atlanto-Méditerranéens « tout à fait identiques » à leurs ancêtres les « Mégalithiques » de l'Armorique ancienne. Il est généralement admis que les Alpins se rattachent aux Gaulois. Les immigrés des v-vi^e siècles, au contraire, n'avaient rien de commun avec les Gaulois, du point de vue ethnique s'entend. Les habitants actuels des pays de Galles, du Cornwall et du Devon présentent en effet,

malgré une incontestable contamination des Alpains, des Anglo-Saxons et des Nordiques, une majorité de types semblables aux Atlanto-Méditerranéens de l'Armorique. En quittant la Bretagne d'Outre-Manche ils sont donc venus se mêler à des frères de race. Dans quelles proportions ? Cela est une autre affaire. Il est peu vraisemblable que les Atlanto-Méditerranéens de chez nous fussent alors réduits à un nombre infime, ainsi que La Borderie se plaisait à l'imaginer ; mais rien n'autorise non plus M. Giot à trop amoindrir la part des nouveaux venus. Sans doute faut-il, dans l'état actuel de l'histoire, de l'archéologie et de la philologie, renoncer à l'espoir de répondre à la question des proportions numériques. Reste néanmoins que les immigrants ont transformé beaucoup de choses dans le pays où ils s'installaient, qu'ils ne l'ont pas seulement profondément imprégné de leurs traditions religieuses, mais qu'ils y ont importé leur langue celtique et, par la même occasion, enrayé, ce semble, la ruine définitive de celle de leurs congénères armoricains. Est-ce que certains phénomènes linguistiques ne s'expliqueraient pas par le mélange des deux parlars, à la fois semblables et différents ? En tout cas il apparaît que les Bretons déployèrent une grande force de rayonnement et qu'ils s'imposèrent.

Là où les Atlanto-Méditerranéens — de première ou de deuxième origine — ne l'emportaient pas sur les Alpains, la langue gauloise (celtique continental) finit par s'effacer. La destinée de ce parler, sous ses deux formes, insulaire et continentale, est singulière. Le celtique était une sorte de vieux patrimoine pour les Alpains. Or les Atlanto-Méditerranéens, après l'avoir accepté d'eux, l'ont conservé après que les Alpains l'avaient laissé périr. La conclusion la plus voyante — ce qui ne veut pas dire la plus définitive — des sérieuses études de M. Giot est que, parmi les Bretons d'aujourd'hui, ceux-là précisément sont les moins celtes qui parlent encore ou dont les ancêtres proches parlaient breton.

L'histoire a de ces paradoxes.

Henri WAQUET.